

Le secret



Pascal Loraux

Le secret

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8610-3

Dépôt légal : Avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Dire le secret d'autrui est une trahison,
dire le sien est une sottise.*

Voltaire

Sommaire

PROLOGUE.....	11
Mardi 2 février.....	31
Jeudi 18 février.....	43
Vendredi 19 février	53
Samedi 20 février	59
Dimanche 21 février.....	87
Lundi 22 février.....	99
Mardi 23 février.....	125
Vendredi 26 février	143
Dimanche 28 février.....	151
Lundi 1 ^{er} mars.....	165
Mardi 2 mars	169
Mercredi 3 mars.....	179
Jeudi 4 mars.....	189
Vendredi 5 mars	195
Samedi 6 mars	211

Dimanche 7 mars	219
Lundi 8 mars	223
Jeudi 11 mars	227
Vendredi 12 mars.....	253
EPILOGUE.....	261

Les journaux intimes ont-ils encore une quelconque utilité ?

Sans doute pas. Mais j'ai l'impression, ainsi, d'avouer la faute que je m'apprête à commettre.

Car après tout, la décision m'appartient.

Elle m'appartient, et pourtant, j'hésite encore.

Tout mon destin en sera bouleversé.

Et si ce que je m'apprête à faire venait à être découvert ? Qui me comprendrait ?

Ai-je le droit de supprimer une vie ?

Pour la plupart des gens, c'est une monstruosité.

Pour moi, toute mon existence en dépend.

Finalement, tout n'est qu'une question de point de vue.

J'ai peur.

Supprimer une vie. Dieu me comprendra-t-il ? Irai-je en Enfer ?

Je n'en sais rien.

Ce que je sais, en revanche, c'est que je ne veux pas passer le restant de mes jours sur Terre sans

*pouvoir sortir, sans pouvoir rire, sans pouvoir aimer.
Car alors, c'est ici-bas que je vivrais l'Enfer.*

Cette fois, ma décision est prise.

*Une seule personne saura. Et je sais que je peux
avoir confiance en elle.*

Que Dieu me pardonne !...

PROLOGUE

5 septembre 2006, Venise

Floriane Boisselier et Mickaël Langlois

Camille et Maxime Girardin

Roxanne Duchesneau et Francis Flamini

Capitaine Raphaël Brochard (BRP)

Floriane Boisselier, assise devant la commode de la chambre d'un petit hôtel de Venise, au pied du Grand Canal, ajouta une couche de mascara à son maquillage, puis brossa sa longue chevelure noire de jais. Le petit miroir lui renvoyait le visage agréable d'une jeune femme de trente ans. Elle cilla plusieurs fois de ses grands yeux brun foncé rehaussés de longs sourcils.

Fronçant son nez, elle sourit. Lorsqu'elle le plissait ainsi, elle ressemblait à Audrey Tautou. C'est du moins ce qu'affirmait Mickaël.

Celui-ci sortit de la salle de bains, et lui adressa un regard attendri.

– Tu es ravissante, ma chérie.

– Merci. Tu n’es pas mal non plus, même en peignoir.

Mickaël Langlois mesurait plus d’un mètre quatre-vingt-cinq. Avec ses cheveux longs en bataille au sortir de la douche et sa serviette autour des épaules, il aurait fait penser à un boxeur, si ce n’était ce petit côté efféminé qu’elle affectionnait tant. Bien entendu, Mickaël était hétérosexuel à cent pour cent. Floriane en avait la preuve depuis trois ans... Mais elle aimait ses hommes-là. Ils étaient doux, prévenants, et en aucun cas phallocrate. Elle détestait les machos.

Floriane avait connu Mickaël à l’E.N.S.B.A., l’Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts, à Paris.

Attirée très jeune par la peinture, Floriane était partie à l’âge de vingt ans de Castelnau-de-Médoc, près de Bordeaux, où elle habitait avec ses parents, pour atterrir à Paris et s’adonner enfin à sa passion. Elle avait vécu dans le XVIII^e arrondissement, près de la Place du Tertre, en colocation avec un jeune sculpteur de dix-huit ans à l’époque, du nom de William Desprez. Sans être platonique, leur relation n’avait pas non plus été très consistante. Quelques nuits d’amour, plutôt due à la promiscuité dans laquelle ils cohabitaient qu’à un amour réel. Macho, lui, il l’était à coup sûr. Et c’était sans doute à cause de son machisme que leur liaison n’avait pas tenue. Ils avaient vivoté tant bien que mal en tentant de vendre leurs œuvres.

Malgré tout, durant cette période, Floriane s’était sentie heureuse.

Heureuse et libre.

Quand ils s’étaient séparés et que Floriane s’était retrouvée seule, elle n’était plus parvenue à s’en sortir

financièrement. Elle était donc revenue dans sa région natale, où elle avait trouvé un emploi de secrétaire à l'université de Bordeaux III.

Et trois ans plus tard, ce fut le tournant de sa vie.

Grâce à un miracle, le mot n'est pas trop fort, plus de problèmes d'argent ! Elle put revenir à Paris et s'inscrire à l'E.N.S.B.A. pour suivre des cours de peinture.

Et c'est donc là, un an après, qu'elle avait rencontré Mickaël Langlois.

Celui-ci la tira de sa rêverie.

– Où retrouvons-nous Camille et Maxime ?

– Sur le quai près de la basilique Saint-Marc, dans une heure. On a rendez-vous face au Pont des Soupirs.

– J'espère que nous aurons le temps de visiter un peu Venise.

– Je ne sais pas ce qu'a prévu Roxanne. Elle nous attend pour quatorze heures.

– Bien. Je vais m'habiller.

*

* *

Le ciel était limpide en ce début septembre, et la température agréable. Dos au canal, Floriane et Mickaël contemplaient le Pont des Soupirs, ce célèbre pont qui relie les anciennes prisons aux cellules d'interrogatoire du Palais des Doges.

Le nez dans son guide touristique, Mickaël expliqua que bien qu'il soit associé dans l'esprit des touristes aux amoureux, le Pont des Soupirs suggère

en réalité le soupir des prisonniers que l'on conduisait devant les juges. C'était la dernière image de liberté qu'on offrait à ceux qui allaient finir leurs jours en prison.

Tout en examinant les arabesques au sommet du pont, Floriane imaginait les prisonniers, marchant d'un pas lourd, admirant une dernière fois les beautés de Venise à travers les deux fenêtres dotées de croisillons en pierre.

Une main vint soudain lui tapoter l'épaule, la faisant sursauter.

– Salut, mademoiselle Boisselier !

Camille Girardin, son amie d'enfance.

Camille était vêtue d'un chemisier et d'une jupe assortie, et un bob cachait en partie ses cheveux. Le large sourire qu'elle offrit à Floriane découvrit des dents blanches, bien alignées.

Floriane et Camille s'étaient connues à l'école primaire, à Castelnau-de-Médoc. Le drame qu'avait connu Camille étant enfant les avait rapprochées, et elles ne s'étaient plus quittées. Même lorsque Camille Mercier devint madame Girardin et s'expatria à Rennes où Maxime, son époux, possédait un salon de coiffure, elles continuèrent de se téléphoner toutes les semaines, et se retrouvaient au moins une fois par mois.

Floriane Boisselier appréciait le mari de Camille. Maxime Girardin, avec ses cheveux grisonnants, était un homme agréable, intelligent, qui devait probablement être un bon père de famille et un excellent mari.

Floriane caressa le ventre rebondi de son amie.

– Comment va-t-il ?

– Il ou elle, stipula Camille en souriant.

– Vous ne savez donc toujours pas s’il s’agit d’une fille ou d’un garçon ?

– Non. Et nous ne le saurons pas avant la naissance, confirma Maxime. Nous voulons avoir la surprise, ajouta-t-il avec un regard attendri vers sa femme.

– Et Matthieu ? questionna Floriane.

Le fils de Camille et de Maxime était un adorable petit garçon de sept ans. Floriane était en adoration devant ce même, blond comme les blés, qui, réclamant une babiole ou une friandise, esquissait une petite risette tellement attendrissante qu’elle succombait à tous les coups. Et Matthieu savait en profiter !

– Oh ! Lui, il aimerait bien savoir s’il devra partager sa chambre avec une pleurnicheuse qui encombrera son espace vital de poupées et de produits de maquillage, ou bien avec un footballeur en herbe avec qui il pourra partager de formidables moments de bagarres *entre hommes* ! Il est chez mes parents, à Lyon. On le récupère à la fin de la semaine.

– Votre voyage s’est bien passé ? se renseigne Mickaël Langlois.

– Un peu de retard au départ de Paris-Bercy, précisa Camille, mais peu importe. Ce train de nuit vaut bien quelques désagréments ! Ces wagons bleu et vert, aux couleurs des eaux de la lagune, avec en lettres capitales : *Treno notte* – train de nuit –. Le rêve ! Sans compter la petite coupe de champagne à bord ! Et puis, l’arrivée en gare de Santa Lucia est toujours une merveille. Certes, on ne peut pas dire que l’on dort comme un bébé dans ce train. Il

n'empêche que c'est tellement pittoresque ! Et vous, l'avion ?

– Oh ! Je crains que ce ne fût pas aussi *pittoresque*, comme tu dis... En revanche, c'est plus rapide. Quatre heures trente, avec une escale à Rome. Nous sommes arrivés hier soir.

– On se promène ? proposa Camille.

Floriane prit le bras de Mickaël, Camille fit de même avec son mari, et tous les quatre traversèrent la place Saint-Marc. Ils rejoignirent le Pont du Rialto à travers les ruelles, longeant des maisons aux murs jaunes ou roses, et traversant des canaux sur de petits ponts en pierre. Nous n'étions pas encore en octobre, aussi l'*acqua alta*, la marée haute qui parfois inonde la ville, n'était pas encore à craindre.

Parvenus au Rialto, ils le franchirent pour atteindre l'autre côté du Grand Canal. Les deux hommes discutèrent de l'itinéraire de visite, pendant que les deux femmes s'empressèrent de faire toutes les boutiques de chaque côté du pont.

Celui-ci enfin traversé, ils prirent à gauche pour rallier la Scuola di San Giovanni et son imposante église, puis s'assirent à la terrasse d'un café, où chacun exposa ses préférences sur les beautés de la ville des amoureux.

Une fois chaque commentaire judicieusement explicité, Camille Girardin en vint au sujet qui les réunissait à Venise.

– Alors comme ça, Roxanne va devenir madame Flamini ! Qui l'aurait cru ?

– Tu n'as jamais vu son futur mari, n'est-ce pas ? demanda Floriane.

– Non, jamais. Francis, qu'il s'appelle, c'est ça ?

– Oui, confirma Floriane. Je ne l’ai vu qu’une fois. Tout ça s’est passé tellement vite ! Deux mois à peine qu’ils se connaissent !

– Effectivement, ça m’étonne un peu, venant de Roxanne...

– Et pourquoi viennent-ils fêter leur futur mariage ici, à Venise ? se renseigna Maxime.

Floriane expliqua que Francis Flamini travaillait à Murano, dans une échoppe de soufflage de verre. Il possédait également une jolie maison à Burano. Son grand-père était italien et résidait à Venise. A sa mort, le père de Francis en avait hérité. Il était venu s’installer en France tout en conservant la maison. Lorsque celui-ci est décédé à son tour, Francis en était devenu propriétaire.

– Et Roxanne a toujours eu envie de visiter Venise. Quand elle était au Québec, ses deux seuls désirs étaient d’habiter en France, et *voir Venise et mourir...* comme dit le proverbe italien !

– Ce ne serait pas plutôt *voir Naples et mourir...* ? opposa Maxime.

– Possible, convint Floriane après mûre réflexion. Mais ce doit être aussi valable pour Venise. Certains disent qu’il y a fort longtemps, une île près de Venise se nommait Morire, si bien qu’on allait voir Venise et Morire. Au fil du temps, ce serait devenu *voir Venise et mourir*.

– Belle histoire !

– Au fait ! s’exclama Mickaël, j’y pense : Roxanne Duchesneau, par son mariage, va devenir Roxanne Flamini, et donc française !

– C’est peut-être pour cette raison que tout ceci est aussi soudain, remarqua Camille. Roxanne a pu voir

en cette cérémonie le moyen de devenir enfin française à part entière !

– Je ne crois pas, assura Floriane. Roxanne est vraiment éprise de Francis. Tu sais, même si officiellement elle est toujours québécoise, cela fait maintenant quatre ans qu'elle a créé son agence « France-Québec Voyages », à Paris, et dans sa tête, elle est déjà française.

– Certes. Toutefois, ce sera officiel, désormais ! conclut Maxime.

Ils quittèrent le café, traversèrent de nouveau le Grand Canal au Pont Rialto, avant de se diriger vers Fondamente Nuove où ils avaient rendez-vous avec les futurs mariés.

*

* *

Roxanne Duchesneau, Francis Flamini, et un troisième homme, étaient déjà sur place au moment où les quatre amis arrivèrent. Francis, qui avait organisé cette rencontre, prévoyait de prendre le Vaporetto de la ligne LN pour se rendre à Murano, la plus grande des îles de la lagune.

Plutôt beau garçon, avec des épaules et des biceps conséquents, son visage n'avait rien de particulier, mais il possédait un charme italien indéniable. Ses cheveux bruns légèrement bouclés s'arrêtaient à mi-oreilles, et ses yeux étaient d'un bleu profond.

Roxanne, un sac en bandoulière, était habillée d'une robe noire à large bretelles. On ne pouvait pas dire qu'elle était belle, avec son visage viril. Ses lèvres, légèrement trop épaisses, laissaient échapper

un léger rictus lorsqu'elle souriait. Néanmoins, ses yeux bleus, son maquillage parfait, et ses magnifiques cheveux blond cendré tombant sur sa poitrine, faisaient oublier l'imperfection de sa bouche.

Ce jour-là, Roxanne portait des boucles d'oreilles carrées en or, avec une opale en leur centre. Elle était resplendissante.

Elle présenta ses amis à son futur mari, s'exprimant dans un français correct tout en gardant un léger accent canadien, trainant en longueur.

– Francis, je ne te présente pas Floriane que tu as déjà vue. Voici son ami, Mickaël Langlois.

– Bonjour, dit celui-ci en lui serrant la main.

– Et son inséparable amie, Camille Girardin et son mari, Maxime.

– Enchantée, répondit Camille. En effet, Floriane est une amie d'enfance. Nous nous sommes connues à l'école primaire. Nous n'avons aucun secret l'une pour l'autre. Elle en sait plus sur moi que n'importe qui au monde. Et moi sur elle. Elle est ce que j'ai de plus cher au monde. Avec Maxime, évidemment, ajouta-t-elle avec un sourire.

– Bonjour, fit celui-ci en tendant la main. Elle a raison, vous savez. Je dois avouer que parfois, je suis un peu jaloux.

– Vous habitez aussi dans la région bordelaise, comme Floriane et Mickaël ? interrogea Francis Flamini.

– Non. Nous possédons un salon de coiffure, à Rennes.

Francis considéra alors Camille de la tête aux pieds.

– Enceinte ?

– Oui. De six mois et demi.

– Félicitations. Vous avez trouvé les prénoms ?

– Lucas si c'est un garçon, Sofia si c'est une fille.

Flamini se contenta de hocher la tête. Il se tourna ensuite vers l'inconnu à ses côtés qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

– Je vous présente le capitaine Raphaël Brochard, de la brigade de répression du proxénétisme.

Camille examina le policier. Brochard était le type même du flic dont elle se faisait l'idée : grand, fort, légèrement hautain, habillé sobrement, mais avec classe.

– Quand Roxanne m'a appris qu'elle invitait sa meilleure amie, continua Francis avec un signe de tête vers Floriane, j'ai décidé d'en faire autant, et j'ai invité Raphaël.

Tout en serrant la main de Camille, Brochard se pencha légèrement, à l'ancienne mode, comme s'il s'apprêtait à lui baiser la main.

– Bonjour, chère madame. Je suis absolument ravi de faire votre connaissance !

Camille eut toutes les peines du monde à réfréner un fou-rire. Francis s'en aperçut.

– Arrête tes bêtises, Raphaël ! Elle a du mal à garder son sérieux !

Brochard se redressa et sa physionomie changea totalement. Son visage devint avenant, et il se fendit d'un sourire éclatant.

– Raphaël adore jouer aux aristocrates, reprit Francis. Je ne sais pas pourquoi. Il a dû perdre un certain nombre de neurones au contact des proxénètes et des homosexuels...

– Pardonnez-moi, s’excusa Brochard, il est vrai que j’adore m’amuser à cela. J’aime étudier les réactions de mes interlocuteurs. Et Francis a probablement raison, il doit s’agir d’une sorte de déformation professionnelle. Dans mon boulot, observer et évaluer les personnes d’un seul coup d’œil est primordial.

Il serra les mains de Mickaël et de Maxime, puis s’adressa à Floriane.

– Nous ne nous sommes rencontrés qu’une seule fois, mais j’ai l’impression de vous connaître depuis la nuit des temps ! Roxanne ne parle que de vous, vous savez ! De vous, et de vos tableaux. A l’entendre, vous êtes une véritable artiste !

– Roxanne a toujours exagéré, riposta Floriane en riant. Et de plus, elle ne saurait pas distinguer un Picasso d’un Rembrandt !

– Tout de même, Floriane ! Je n’en suis pas encore là...

– Cependant c’est très gentil de sa part, la culpa Floriane. Et ça ne me surprend pas d’elle. Toujours prête à me faire de la pub. Je sais qu’elle m’aime beaucoup...

Gênée, Roxanne rougit légèrement et fouilla dans son sac en bandoulière.

– Tenez, fit-elle en tendant deux petits paquets à Camille et Floriane. Un cadeau, pour vous remercier d’être venues.

– Roxanne ! s’exclama Floriane. Voyons, c’était inutile ! Nous sommes tellement heureuses pour toi !

Elle ouvrit précautionneusement le paquet, et en sortit un somptueux masque de Venise, jaune pâle en son centre et brodé d’or autour des yeux. De

splendides arabesques étaient finement ciselées au-dessus et au-dessous de l'emplacement des yeux, et une sorte de lys étalait ses pétales sur toute la largeur du front. Le masque épousait le nez, l'ensemble étant entouré d'une fine cordelette sculptée en or.

– Mon Dieu ! Il est merveilleux !

Celui de Camille, plus classique, occupait tout le visage. Il était de couleur argenté avec des volutes sous les yeux et sur le front, au milieu duquel une pierre rouge étincelait. De fines lèvres d'un rose fuchsia étaient artistiquement dessinées.

Tout à coup, Floriane avisa une échoppe à quelques mètres d'eux.

– Attendez-moi !

Elle courut au magasin et en ressortit un large sac sous le bras.

Arrivée aux côtés de ses amis, elle ajusta son masque, ouvrit le sac, et en sortit une superbe perruque à longues boucles dont la couleur tirait entre le rose et le blanc argenté. Un gros macaron rouge et or bordé de noir était accroché sur le côté gauche de la perruque.

Elle l'enfila, et arrangea les boucles qui descendaient jusqu'en haut des seins.

Camille la dévisagea, bouche bée.

– Mon Dieu ! Tu es éblouissante !

Ses yeux brun foncé ressortaient au milieu de cet or, et le rose argentée de ses cheveux la faisait ressembler à une déesse.

– Je dois reconnaître que vous êtes ravissante, déclara Raphaël Brochard.

– Je fais une photo ! s’écria Camille, joignant le geste à la parole.

– Bien, intervint Francis Flamini lorsque la scène fut immortalisée, il faut y aller, maintenant.

Floriane ôta sa perruque et son masque, les rangea précautionneusement dans son sac, et ils embarquèrent sur le Vaporetto.

Alors que les quatre hommes prenaient place à l’arrière du Vaporetto en compagnie de Camille, Roxanne et Floriane s’installèrent à l’avant. Celle-ci déposa un baiser sur la joue de son amie.

– Alors, ma chérie, tu es prête à te marier ?

Roxanne lui prit la main.

– Oui. Je fais le grand saut.

– Je suis tellement heureuse pour toi. Mais...

– Floriane, je sais ce que tu vas dire. Tais-toi.

– Je t’en prie, es-tu certaine d’avoir pris la bonne décision ?

– Oui. Certaine !

– Mais...

– Chut ! l’interrompit Roxanne. Tout va bien.

– Roxanne...

– Tout va bien, je te dis. Viens, rejoignons les autres.

Floriane obéit à contrecœur, et durant une heure, ils admirèrent les eaux légèrement tumultueuses de la lagune tandis que s’approchaient les rives de Murano, avec ses façades irisées, et en arrière-plan le beffroi de Murano et son horloge.

La suite de l’après-midi se déroula agréablement. Francis les emmena au Musée du Verre, où il en profita pour leur expliquer son métier. Camille et

Maxime furent particulièrement captivés par son récit, n'imaginant pas jusque-là ce que pouvait être un souffleur de verre.

Ils se baladèrent sur l'île, et visitèrent les quelques édifices que Napoléon Bonaparte n'avait pas détruits lors de son occupation de Venise.

Alors qu'ils se promenaient dans les ruelles aux maisons bigarrées, ils passèrent devant une petite librairie. Roxanne désigna un livre sur la devanture en s'écriant que c'était un de ses romans préférés. Il s'agissait du roman d'Oscar Wilde *Le Fantôme de Canterville*.

– C'est un super livre ! Une parodie du genre fantastique avec un humour très *british*.

– Comment peux-tu apprécier un livre écrit par une tantouse pareille ! s'exclama son futur mari.

Roxanne le regarda, interloquée. Camille et Maxime Girardin étaient légèrement décontenancés, Floriane et Mickaël plutôt amusés de ce brusque emportement. Quant à Raphaël Brochard, il fixait son ami sans qu'aucune réaction ne se lise sur son visage.

– Francis ! s'exclama enfin Roxanne. Qu'est-ce que c'est que cette façon de parler !

– Enfin... Je veux dire... bafouilla-t-il. Oh, et puis zut ! Je me suis mal exprimé, mais ce n'est que la vérité. !

– Oscar Wilde était homosexuel ? demanda Maxime.

– Effectivement, confirma Roxanne. Il a même été condamné aux travaux forcés pour délit d'homosexualité à la fin du XIX^e siècle.

– Aux travaux forcés ? s'insurgea Maxime. Pour ça ? Il a été condamné à perpétuité ?

– Non, répondit-elle en riant, mais à deux ans, tout de même ! A l'époque, l'homosexualité était répréhensible. D'ailleurs, ajouta Roxanne avec un clin d'œil vers Francis, on peut se poser la question de savoir si les mentalités ont réellement évolué, depuis...

Ils reprirent leur marche le long du canal. Des barques de différentes couleurs somnolaient sur les eaux calmes. Floriane cheminait aux côtés de Mickaël bras dessus bras dessous, et Raphaël racontait à Maxime diverses anecdotes sur son métier de flic à la BRP. Légèrement devant eux, Camille et les deux futurs époux bavardaient.

A un certain moment, Francis Flamini éclata de rire et appela son ami.

– Raphaël ! Viens écouter ça une minute.

Brochard accéléra le pas, délaissant Maxime, et Floriane décida d'en profiter pour discuter avec lui. Elle déposa un baiser sur la joue de Mickaël, et s'approcha de Maxime.

– Et Camille, souffla-t-elle lorsqu'elle parvint à ses côtés, elle va bien ?

Comprenant l'allusion, Maxime acquiesça à voix basse, sans se départir de son sourire au cas où son épouse se retournerait.

– Plutôt bien. L'arrivée prochaine du bébé y est à l'évidence pour quelque chose. Elle a réagi de la même façon lorsque Matthieu est né. Durant un temps, tout avait l'air l'aller mieux. Et elle a replongé. Elle demeure très fragile. Un jour que nous visionnons un film où un type assassinait sa femme en sabotant sa voiture, Camille est restée prostrée plusieurs heures...

Floriane secoua la tête, désolée.

– Elle continue de voir un psy ?

– Non. En fait, ce qu’il lui faudrait, c’est une réponse. Quelle qu’elle soit.

– Tu es là. Matthieu est là. Et votre deuxième enfant va arriver. Il faut qu’elle tourne la page. Définitivement.

– Je sais...

Floriane fixa le dos de son amie d’enfance, et se retrouva plongée vingt-trois en arrière.

Camille venait de fêter ses onze ans. Comme pratiquement chaque soir, elles rentraient toutes les deux de l’école pour préparer leurs devoirs du lendemain. A leur arrivée, l’oncle de Camille, Bruno Mercier, leur avait ouvert la porte. En voyant le visage décomposé du frère de son père, Camille s’était jetée dans ses bras. Floriane les avait contemplés sans réagir, attendant le verdict.

Des sanglots dans la voix, Bruno leur avait appris que les parents de Camille étaient morts. Il ne s’était pas appesanti sur les circonstances, et ce n’est que le lendemain qu’elles apprirent que la mère de Camille avait été tuée d’une balle en plein cœur, et son père d’une balle dans la tempe. L’enquête avait conclu que son père avait tué sa mère, puis s’était donné la mort.

Pendant des années, Camille s’était interrogée sur la raison de ce drame. Ses parents s’entendaient bien dans l’ensemble. Certes, son père était parfois dur avec Camille. A la moindre bêtise, elle avait droit à une sérénade. Toutefois, de là à tuer sa mère et se suicider ensuite...

De nombreuses théories avaient été soulevées par des gens bien pensants. Celle qui revenait le plus

souvent attestait que sa mère avait eu une liaison, que son père l'avait appris et, sous le coup de la colère, aurait décidé d'en finir. Peut-être était-ce ce qui s'était passé. Pourtant Camille n'imaginait pas sa mère ayant une aventure avec un autre homme.

En réalité, elle n'imaginait rien du tout. Elle ne savait pas ce qui s'était passé. Et ne le saurait jamais. Et c'était sans doute cela le plus difficile...

Dès lors, Camille était restée fragile psychologiquement. Elle avait été élevée par son oncle et sa tante.

Celle-ci était décédée il y a deux ans.

Floriane leva la tête vers Maxime. Celui-ci lui sourit.

– J'ai confiance. Le bébé lui fera totalement oublier ce drame, j'en suis convaincu.

Il se pencha et l'embrassa sur les cheveux.

– Viens. Retrouvons les autres, sinon, ça va jaser !

Francis Flamini les fit découvrir son atelier de soufflage de verre, qu'il allait bientôt quitter pour vivre avec Roxanne, à Paris. Ensuite, ils rallièrent Murano Faro, d'où ils purent admirer les berges de Venise situées à un kilomètre et demi, attendant le Vaporetto pour gagner Burano, où Francis leur fit visiter sa maison. C'était une construction de deux étages, classique dans cette île, avec des murs bleu ciel et des fenêtres très excentrées. On y accédait par un quai pavé étroit, qui slalomait le long du canal.

Comme le soleil déclinait paresseusement à l'horizon, ce fut l'heure du retour à Venise. Ils dînèrent dans un restaurant sur les bords du Grand Canal, et terminèrent la soirée au renommé *Caffè Florian* sur la Place Saint-Marc.

Cette magnifique journée se termina par une promenade dans le dédale de ruelles qu'offraient le centre de Venise.

*

* *

Le lendemain, tout le monde regagna la France : Camille et Maxime pour retrouver leur salon de coiffure à Rennes, Floriane et Mickaël pour Bordeaux, tandis que Raphaël rejoignait la brigade de répression du proxénétisme à Paris.

Seuls Roxanne et Francis restèrent à Venise afin de terminer leurs préparatifs en vue de leur mariage.

QUATRE ANS PLUS TARD

Mardi 2 février

Paris, 9 h 30

Lieutenant Yanice Lavoisier (DRPJ Paris)

Agents Myriam Vinot et Tanguy Belaud (DRPJ Paris)

Capitaine Raphaël Brochard (BRP)

Francis Flamini

En cette journée d'hiver ensoleillée mais froide, Yanice Lavoisier, jeune guadeloupéen de vingt neuf ans, lieutenant à la Direction Régionale de la Police Judiciaire, entra au « 36 quai des Orfèvres », et gagna la réception où les agents Tanguy Belaud et Myriam Vinot s'entretenaient avec une jolie jeune femme d'une trentaine d'années qui, sac en bandoulière et carnet à la main, semblait interviewer les deux policiers.

Yanice s'approcha.

– Bonjour.

– Oh ! Bonjour, lieutenant. Voici Marlène Chavrier, fit Vinot en désignant la jeune femme. Elle est écrivain. Madame Chavrier, je vous présente le lieutenant de police Yanice Lavoisier.

Celle-ci se retourna, et planta des yeux d'une clarté limpide dans ceux de Lavoisier.

– Bonjour, lieutenant.

Sa poignée de main était ferme et douce à la fois.

– Madame Chavrier souhaitait quelques renseignements dans l'optique d'un nouveau roman, continuait Myriam.

– En effet, confirma la jeune femme. C'est mon premier thriller, et je me renseigne un peu sur l'organisation de la police. Jusqu'à présent, j'écrivais essentiellement des livres historiques, et je désire me lancer dans un autre style.

– J'étais en train d'indiquer à madame Chavrier, intervint Belaud, apparemment sous le charme, qu'à la PJ on ne disait plus *inspecteur principal* mais *capitaine*, dorénavant.

– Et j'avoue m'y perdre un peu, répondit Marlène Chavrier un riant.

Elle compulsa son carnet, et récita.

– Donc, si j'ai bien compris, les termes de *commissaire*, *commissaire principal*, *commissaire divisionnaire*, n'ont pas changé.

– Tout à fait, assura Belaud sans la quitter des yeux. Ce qu'il faut retenir, c'est que les termes sont maintenant comme aux USA : *lieutenant* pour anciennement *inspecteur*, *capitaine* pour *inspecteur principal* et *commandant* pour *inspecteur divisionnaire*.

A cet instant, le téléphone sonna.

A contrecœur, Belaud prit la communication, et quelques secondes plus tard, soupira en regardant ses deux collègues d'un air penaud.

– C’est *la Simone* ? chuchota Vinot.

Belaud opina, désabusé.

Sa collègue se mit à rire, et entraîna Marlène Chavrier à l’écart, suivie du lieutenant.

– Simone Gauchin, spécifia-t-elle. Tout le monde ici l’adore. Seulement, de temps à autre, elle perd un peu la tête. Elle appelle pour signaler que des martiens, voire des *vénusiens*, pénètrent chez elle, par la fenêtre ou les conduits de chauffage, et qu’elle les « occupe » le temps que nous arrivions.

– Il s’agit d’une petite dame gentille de quatre-vingt-douze ans, précisa Lavoisier, et veuve depuis plus de trente ans. Une aide à domicile s’occupe d’elle tous les après-midi, et, curieusement, les extraterrestres ne viennent que le matin... En général, ces communications durent une dizaine de minutes, le temps que ces martiens comprennent qu’il vaut mieux pour eux faire demi-tour dans leur vaisseau spatial plutôt que de s’attaquer à *la Simone*.

– Cela faisait bien une semaine que nous n’avions plus de nouvelles, railla Vinot. On commençait à se faire du souci !

– Ne vous y trompez pas, madame Chavrier, reprit Lavoisier. Nous l’aimons bien. Nous ne nous formalisons pas de ces appels farfelus. Souvent, même, quand une équipe patrouille vers chez elle, ils lui rendent une petite visite, histoire de voir si tout va bien. Et Simone ne manque jamais de leur offrir un café ou un chocolat chaud. « *Je vous aurais bien proposé de la bière, mais je sais que vous n’avez pas le droit de boire de l’alcool, en service* », répète-elle à chaque visite. *La Simone* est devenue une institution, ici...

Un bourdonnement résonna dans la pièce. Chavrier sortit un téléphone portable de son sac.

– Je vais devoir y aller, s’excusa-t-elle après avoir raccroché. J’ai rendez-vous avec mon éditeur. Merci encore pour vos explications concernant les grades.

Elle rangea son mobile dans son sac, et adressa un signe de tête vers Belaud.

– Et merci aussi pour votre anecdote sur *la Simone*. Qui sait ? Peut-être y ferais-je référence dans mon roman...

Elle se dirigea vers la sortie et se heurta à deux hommes qui pénétraient au « 36 » d’un pas décidé.

L’un des deux hommes s’excusa, puis lança des coups d’œil à la ronde, comme s’il cherchait une personne en particulier. Apparemment assez musclé, il arborait un visage agréable, mais trahi par la nervosité. L’autre, calme, restait impassible.

Lavoisier les interpella.

– Messieurs ? Je peux vous aider ?

Les hommes s’avancèrent. Le plus calme des deux tendit la main.

– Bonjour. Capitaine Raphaël Brochard, de la brigade de répression du proxénétisme. Et je vous présente Francis Flamini. Il vient signaler la disparition de son épouse.

*

* *

Yanice Lavoisier invita le capitaine Brochard et Francis Flamini à s’asseoir sur les chaises face à son bureau.

– Désirez-vous un café ? Ou autre chose ?

– Non, merci, lieutenant, répondit Brochard. Je suis désolé de venir vous déranger directement au « 36 ». Francis est un ami, et je lui ai promis d'user de mon influence pour gagner du temps.

– Je vous en prie, capitaine. Vous avez bien fait.

Il se tourna vers Flamini.

– Bon. Monsieur Flamini, racontez-moi tout.

– Voilà. J'ai déposé Roxanne hier matin chez notre notaire, chez qui elle avait rendez-vous. Elle devait par la suite se rendre à l'agence de voyages qu'elle a créée il y a plusieurs années. J'ai passé la journée en Italie et ne suis rentré que ce matin par le premier vol. A mon arrivée, elle n'était pas là. Je ne me suis pas alarmé, supposant qu'elle était partie travailler. J'ai contacté l'agence pour informer mon épouse de mon retour, mais ils ne l'avaient pas vue de la journée d'hier, alors qu'elle avait un rendez-vous très important avec un client. Elle avait même spécifié qu'elle voulait s'en occuper elle-même. J'ai tenté de la joindre sur son portable, mais elle est constamment sur messagerie. J'ai également appelé les hôpitaux du coin, sans résultat. Il s'est passé quelque chose d'anormal.

– Quel âge a votre femme ?

– Trente-trois ans.

– Votre femme est-elle dépressive ? A-t-elle manifesté des intentions suicidaires ?

– Pas du tout ! Ma femme va très bien ! s'énerva Flamini.

Brochard posa sa main sur le bras de son ami.

– Calme-toi, Francis. Tout ça n'est que pure routine. N'est-ce pas, lieutenant ?

Lavoisier opina.

Il convient d'accorder une grande attention à la réception d'une personne venant déclarer une disparition. Par hypothèse, cette personne est inquiète, et doit dès lors être rassurée, tant sur la nature de la disparition que sur le sérieux des recherches entreprises.

Il se souvenait de ces directives mentionnées dans une circulaire de 1997 et dont on lui avait rabâché les oreilles lors de sa formation.

– Je vous pose ces questions simplement parce que la démarche est différente selon le cas. Si votre épouse ne présentait aucun signe à caractère préoccupant, nous allons procéder à une recherche dans l'intérêt des familles.

– Pardonnez-moi. Je suis un peu à cran. J'ai amené une photo de ma femme, fit Flamini en sortant son portefeuille.

Le cliché montrait une jeune femme d'une trentaine d'années, assez grande, blonde, avec des cheveux arrivant sous sa poitrine. Elle avait les yeux clairs, et des lèvres charnues. Un visage énergique, mais tout de même assez séduisant.

Lavoisier la reposa sur son bureau.

– Comment se nomme l'étude où vous avez déposé votre femme ?

– Il s'agit de Maître Duroc, boulevard Saint-Germain.

– Et l'agence de voyages où devait se rendre madame Flamini ?

– Rue de Vaugirard.

Lavoisier se leva et s'approcha d'un classeur métallique le long du mur d'où il préleva une pochette.

– Remplissons ensemble le formulaire, si vous le voulez bien.

Il s'assit, s'empara un stylo, et commença à écrire.

– Où habitez-vous, monsieur Flamini ?

– Rue Mazarine.

– Comment se nomme votre femme ?

– Roxanne. Son nom de jeune fille est Duchesneau.

– Nationalité française ?

– Oui. Enfin, depuis notre mariage, il y a quatre ans, maintenant. Elle est née au Québec, à Drummondville.

Durant vingt minutes, Francis Flamini donna toutes les précisions possibles pour l'identification : l'âge, la taille, la corpulence, la couleur des yeux, la couleur et l'aspect des cheveux, ainsi que les vêtements qu'elle portait lorsqu'elle avait quitté l'appartement.

– A-t-elle des signes particuliers ? Un grain de beauté, par exemple ?

– Non. Rien.

Lavoisier posa son stylo, et appuya sur une touche de son interphone.

– Myriam ? Vous pouvez venir une minute ?

Vinot entra quelques secondes plus tard.

– Tenez, dit Lavoisier en lui tendant le formulaire, saisissez cela dans le *F.P.R.*, s'il vous plait.

– Le *F.P.R.* ? demanda Flamini.

– Le Fichier des Personnes Recherchées. Nous allons y intégrer le signalement de votre femme.

Une fois Vinot ressortie, Lavoisier se cala au fond de son fauteuil.

– Bien. Parlez-moi de votre femme.

– Que voulez-vous que je vous dise ?

– Et bien, parlez-moi de son travail, de ses amis, de son passé, tout ce qui peut nous être utile pour la retrouver.

Francis Flamini retraça rapidement la vie de Roxanne.

Issue d’une famille québécoise aisée, son père était mort dans un accident pendant qu’elle était encore adolescente, et sa mère décédée d’un cancer, il y avait dix ans de cela.

Roxanne avait suivi une formation universitaire à l’Institut de tourisme et d’hôtellerie au Québec, puis avait été embauchée par une agence de voyage de Montréal. Ayant toujours aimé la France, elle espérait venir y vivre un jour. Lorsque sa mère était morte, Roxanne s’était retrouvée face à une petite fortune, grâce à l’héritage et à une assurance-vie. Elle s’était dès lors réinscrite à l’Institut de tourisme du Québec et y avait passé un diplôme de Hautes Etudes en Gestion Hôtelière. Deux ans plus tard, elle venait s’installer en France. Elle avait emménagé dans ce logement du quartier Saint-Germain, et créé sa propre agence de tourisme : « France-Québec Voyages », rue de Vaugirard.

– Quand Roxanne et moi nous sommes connus, évoqua-t-il, je travaillais à Venise, à Murano plus exactement, dans une échoppe de soufflage de verre. Je réalisais de nombreux voyages Venise-Paris pour

mettre à disposition des clients parisiens de nouveaux produits. C'est ainsi que nous nous sommes rencontrés, dans une boutique où je proposais un nouveau catalogue au gérant. Roxanne venait acheter un vase. Deux mois plus tard, nous nous mariions. Je suis venu vivre avec elle, à Paris. J'ai trouvé un job dans une boutique d'exposition-vente, où mon travail consiste à sélectionner auprès des grands Maîtres verriers des créations de lustres, luminaires et objets d'art réalisés dans les ateliers de Murano. J'ai conservé la maison dont j'ai hérité à Burano, une autre petite île de la lagune à côté de Murano, ce qui me permet d'avoir un pied-à-terre là-bas.

– Votre épouse ne s'y serait-elle pas rendue ?

– Non. Comme je vous l'ai dit, je m'y trouvais. Et de toute façon, elle ne serait pas allée à Venise sans me le dire.

– Elle aurait pu avoir envie de vous faire une surprise, et pour une raison ou une autre, arriver plus tard que prévu. Vous vous seriez croisés...

– En admettant que ce soit le cas, une fois arrivée à Burano et constatant que j'étais déjà parti, elle m'aurait appelé.

– C'est juste, répondit le lieutenant. Votre épouse a-t-elle des amis intimes ?

– Une en particulier : Floriane Boisselier. Elle habite Bordeaux. Elles se sont connues lors d'un voyage de Floriane au Québec. Floriane est artiste peintre. Elle a créé sa propre galerie d'art, à Bordeaux.

– Votre femme aurait-elle pu s'y rendre pour la retrouver ?

– Non. Floriane est en Suisse actuellement. Elle ne doit rentrer que dans une dizaine de jours, je crois.

– Vous connaissez bien Floriane Boisselier ?

– Oui et non. Je ne l’ai rencontrée que trois ou quatre fois. Je suis souvent en voyage, et en général Roxanne en profite pour aller chez elle.

– Est-elle mariée ?

– Elle vivait avec un homme du nom de Mickaël Langlois depuis trois ou quatre ans. Je l’ai rencontré pour la première fois juste avant mon mariage avec Roxanne, à Venise. Ils étaient venus avec un couple de leurs amis qui tiennent un salon de coiffure, en Bretagne.

– Elle vivait ?... Ce n’est plus le cas ?

– Ils ont rompu il y a quelque temps.

– Bien. D’autres amis ?

– Intimes, non. Floriane est la seule. Il faut dire que Roxanne est un peu introvertie.

– D’accord, conclut Lavoisier en se levant, le commissaire Colombani est en déplacement aujourd’hui, mais dès qu’il rentre, je le préviens.

– Je compte sur vous, intervint Raphaël Brochard. Dites au commissaire de me tenir au courant à la BRP, s’il vous plait.

– Parfaitement, capitaine. Ce sera fait.

Francis Flamini se leva à son tour. Juste avant de sortir, il s’arrêta, et hésita avant de faire demi-tour.

– Lieutenant, je suis réellement angoissé. Je connais Roxanne. Elle ne serait pas restée une journée entière sans donner de ses nouvelles, surtout sachant que je me serais inquiété en revenant de Venise.

– Ne vous en faites pas, monsieur Flamini. Quarante-vingt-dix pour cent des personnes disparues sont retrouvées, et plus de la moitié d’entre elles le sont avant huit jours. Nous la retrouverons.

Flamini leva des yeux plein d’espoir vers Brochard, qui opina.

Jeudi 18 février

Paris, 8 h 05

Lieutenant Yanice Lavoisier (DRPJ Paris)

Agents Myriam Vinot et Tanguy Belaud (DRPJ Paris)

Capitaine Marc Colombani (DRPJ Paris)

La neige recouvrait la capitale d'un manteau silencieux. Yanice Lavoisier frissonna, et entra vivement au « 36 ». Il se secoua, ôta son pardessus, et le déposa sur son bras avant de rejoindre Myriam Vinot et Tanguy Belaud à l'accueil.

– Quel temps !

– Et oui ! C'est l'hiver, lieutenant.

– Ouais... Et bien par chez moi, la neige, on connaît pas trop...

– Tenez, fit Belaud en lui tendant une bouteille de jus d'ananas. J'ai pensé à vous.

En bon guadeloupéen, Yanice Lavoisier ne prenait que des jus de fruits en guise de petit déjeuner, et lorsque Belaud s'était aperçu, en sortant de chez lui, qu'il neigeait sur Paris, il s'était arrêté dans une

boulangerie pour acheter des croissants et un jus d'ananas pour le lieutenant.

– Merci Belaud. Heureusement que vous êtes là !... Le briefing a commencé ?

– Non, répondit Myriam Vinot. *Columbo* vient juste d'arriver.

– A huit heures ? Il a fait la grasse matinée, ce matin...

Le commissaire Marc Colombani, âgé de cinquante-quatre ans, était un homme trapu, un peu vouté, avec des cheveux grisonnants. Son physique, et son patronyme, lui avaient valu ce surnom de *Columbo*. Issu de la vieille école, il avait la réputation d'arriver très tôt le matin. Divorcé depuis plusieurs années, et ses deux garçons âgés désormais de trente et vingt-sept ans, il passait la majeure partie de son temps au « 36 ».

– Il doit être fatigué de ses dix jours de congés... plaisanta Belaud.

– Tu as sans doute raison !

Lavoisier gagna le bureau du commissaire, sa canette à la main.

– Bonjour, commissaire.

– Bonjour, Yanice.

– Tout va bien ?

– Très bien. Juste un peu fatigué. Mon voisin du dessus a enterré sa vie de garçon, et vu le bordel, elle n'est pas près de ressusciter !

Il s'empara d'un gobelet de café sur son bureau, et se leva.

– Et pour tout arranger, à peine arrivé chez moi hier, je recevais un appel de Brochard de la BRP me

réclamant des infos sur la disparition de Roxanne Flamini.

– Et bien, à vrai dire...

– Laisse, coupa Colombani. On y va. Tu me diras ça là-bas.

En salle de briefing, quelques hommes étaient déjà sur place. Le commissaire les salua, et s'installa.

Colombani commença par faire le point sur un cambriolage, rue du Cherche-Midi, pour lequel des renseignements provenant d'indics avaient permis d'obtenir assez d'éléments pour justifier un mandat de perquisition, perquisition en cours chez un antiquaire véreux.

Peu d'affaires occupaient la Brigade Criminelle en ce milieu du mois de février. Aussi, Colombani put-il rapidement en venir à l'affaire principale.

– Bien. Où en est-on avec l'affaire Roxanne Flamini ?

Lavoisier observa tour à tour ses collègues. Devant leur silence persistant, il prit la parole.

– Aucun élément nouveau n'est intervenu depuis que vous êtes parti, commissaire. Personne ne l'a vue, personne ne sait rien. Elle s'est littéralement volatilisée. Aucun corps non identifié n'a été découvert récemment dans la région, et aucune jeune femme correspondant à son signalement n'a été admise dans une clinique ou un hôpital. Nous avons évidemment envoyé son signalement à tous les commissariats de France.

– Bon. Je veux que cette affaire retienne désormais toute notre attention. Le capitaine Raphaël Brochard de la BRP m'a contacté hier soir. Il m'a dit que Flamini, fébrile et surexcité au début de l'enquête,

était maintenant démoralisé et abattu. Il aimerait que l'enquête avance. Il a le bras long, et je ne voudrais pas me faire taper sur les doigts. Lavoisier, tu te concentres là-dessus. Et en ce qui concerne le personnel de l'agence « France-Québec Voyages » ?

– Ils continuent à faire tourner la boutique, mais sans Roxanne Flamini pour tenir les rênes, ils disent que cela ne durera pas longtemps.

– Quelles sont les pistes ? se renseigna Colombani. Un enlèvement ?

– Possible. Roxanne Flamini est riche. Toutefois, voilà maintenant dix-sept jours qu'elle demeure introuvable. C'est long pour une demande de rançon. On va tout de même secouer nos indics. S'il s'agit d'un enlèvement organisé par la pègre du coin, on finira bien par le savoir.

– Et le mari ?

– Je vois à quoi vous pensez, fit Lavoisier. Ils n'ont pas d'enfants, et les parents de Roxanne sont décédés. Elle est riche, et si elle meurt, c'est lui qui héritera de sa fortune.

– Et ça en fait un suspect de premier choix ! intervint Bricart, un jeune lieutenant venant tout juste d'arriver au « 36 ».

– Voyez s'il a un alibi, poursuivit Colombani. Discrètement. Pour l'instant, je ne veux pas que Brochard apprenne qu'on enquête sur son ami. Et le notaire, maître Duroc, a-t-il confirmé la venue de Roxanne Flamini le matin de sa disparition ?

– Oui, répondit Lavoisier. Il dit qu'elle n'est restée que peu de temps. J'ai également essayé de joindre Floriane Boisselier, l'amie de Roxanne dont nous a parlé son mari. J'ai appelé son domicile à Bordeaux,

puis sa galerie d'art. Elle est absente. Elle s'est rendue à Genève fin janvier, pour une exposition de tableaux, ou quelque chose comme ça. Elle devait rentrer dimanche dernier, mais son exposition a été prolongée de cinq jours. Elle doit revenir en France demain soir.

– D'accord. Téléphonnez-lui samedi, conclut le commissaire.

Il consulta sa montre.

– Bon. Il faut absolument retrouver Roxanne Flamini. Si vous avez du nouveau, prévenez-moi. Je dois aller voir où en est la perquisition chez l'antiquaire.

Une fois Colombani parti, les inspecteurs se levèrent et sortirent du bureau. Bricart se rendit près de Lavoisier et lui chuchota :

– Il en a de bonnes, Columbo ! *Il faut absolument la retrouver !* Et qu'est-ce qu'il croit qu'on fait ? Qu'on se tourne les pouces ?

– Non, expliqua Lavoisier. Néanmoins il commence à voir le vent venir. Tu as entendu ce qu'il a dit à propos de Brochard. Et de plus, en ce moment, les journaux ne parlent que de cette tentative d'attentat à Lyon, mais cela ne durera pas. Si on ne la retrouve pas vite fait, Flamini risque de prévenir les médias. Et ça, ce ne sera bon ni pour Columbo, ni pour nous !

*

*

*

Rennes, 18 h 50

Camille et Maxime Girardin
Bruno Mercier

Bruno Mercier et Maxime Girardin sirotaient silencieusement un apéritif, les yeux rivés sur le poste de télévision, où une charmante jeune femme déclarait avec un grand sourire que la neige atteindrait la Bretagne dans les prochaines heures.

Camille Girardin avait trouvé Bruno fatigué à son arrivée à Rennes. Lorsqu'elle l'avait questionné, il avait balayé ses craintes d'un revers de la main.

Camille aimait profondément son oncle. Il l'avait élevée, et de fait elle le considérait comme son père adoptif. Architecte de son état, il émanait de lui une élégance qui frisait l'aristocratie. Il était grand, et chauve comme le mont du même nom. Camille avait toujours trouvé que cette calvitie, doublée de son sourire éclatant, faisait tout son charme.

Sofia, la cadette âgée de quatre ans maintenant, était accrochée aux jambes de sa mère, tenant contre elle *Poupougne*, son chien en peluche. Sofia avait été patraque toute la journée. Maria, la jeune femme qui faisait office de nounou, avait dit à Camille que sa fille avait passé son temps sur le canapé, à regarder des dessins animés. Elle qui était si vive d'habitude, cela ne lui ressemblait pas du tout.

Quant à l'ainé, Matthieu, qui avait fêté son onzième anniversaire la semaine précédente, il était penché sur la table du salon, et recopiait attentivement son devoir d'orthographe. Depuis la rentrée, il prenait très au sérieux sa scolarité, ce qui ne cessait de surprendre Camille. Elle aurait imaginé que son fils rechigne à ces

corvées du soir, et c'était tout le contraire. Il tenait à effectuer ses devoirs avant de dîner.

Camille lui ébouriffa les cheveux d'un air attendri, comme elle le faisait fréquemment, puis s'approcha de son oncle et de son mari.

– Quand vous aurez fini de loucher sur les jolies blondes, lança-t-elle, vous me direz ce que vous voulez dîner !

Bruno se pencha vers elle, un coude sur le dossier du canapé.

– Si tu nous emmenais à *La Fontaine* ?

La Fontaine aux Perles était un restaurant gastronomique au sud de Rennes. Maxime y avait emmené Camille après leur mariage, et elle avait été enchantée par ce cadre enchanteur au milieu d'un parc boisé.

– Dis donc, Bruno, tu as une annonce à nous faire ?

– Pas du tout...

– Parce que pour un dîner à *La Fontaine*, il faut une circonstance exceptionnelle !

– *Ne suis-je pas* une circonstance exceptionnelle ?

Et il lui retourna ce sourire enchanteur qui illumina son visage et ses traits tirés s'estompèrent durant quelques secondes.

– Arrête ce numéro de charme ! fit-elle en passant sa main sur son crâne lisse. Ça ne marche pas avec moi.

Il éclata d'un rire communicatif, auquel Maxime se joignit.

– Ah ! Ces hommes ! Bon, je vais voir ce qui peut satisfaire l'appétit des deux arriérés mentaux que j'ai eu le malheur de rencontrer !

Elle se dirigea vers la cuisine, Sofia sur ses talons.

Devant la porte, elle se ravisa et prit Sofia dans ses bras. Elle gagna la chambre à coucher, où elle installa la fillette sur le lit, munie de *Poupougne* et de son livre préféré, *Pinocchio*.

Assise sur le lit, elle tenta de nouveau de contacter Floriane à son domicile à Bègles. Elle aurait dû être revenue voilà quatre jours, mais le téléphone sonnait constamment dans le vide. Même sur son mobile, elle demeurerait injoignable. Ce qui par ailleurs n'était pas étonnant : Floriane avait la fâcheuse habitude, en voyage, d'oublier son chargeur. Elle n'avait jamais estimé qu'un portable fût un accessoire indispensable dans la vie courante. Bien au contraire, elle prenait cela comme une atteinte à sa vie privée. Elle n'acceptait pas que l'on puisse la déranger à tout instant. Mickaël, alors qu'il vivait encore avec elle, avait réussi à la persuader de s'en acheter un, au cas où elle serait en panne sur la route, ou pour le prévenir d'un retard éventuel afin qu'il ne s'inquiète pas. Seulement, bien souvent, Floriane avait l'engin dans sa poche, totalement déchargé. Et une fois de plus, elle tomba sur sa messagerie.

Elle raccrocha, et composa le numéro de Brigitte Masson, la responsable de la galerie « Boisselier », qui lui apprit que l'exposition de Genève avait été prolongée jusqu'à aujourd'hui. Floriane devait rentrer sur Paris demain.

Soulagée, Camille raccrocha, et plaqua gentiment sa fille contre elle. Passant son bras autour du cou de Sofia, elle écouta celle-ci raconter à *Poupougne* l'histoire de Pinocchio.